« Autrement Dieu, Jésus et l'Evangile »
Avec Ludwig Wittgenstein et Raphaël Buyse

Philippe Bertaud
Académie de Stanislas – 3 octobre 2025

« Car la recherche dit plus que la découverte ». Saint Augustin [1]

Un espace-temps de liberté …

Tantôt j'écrivais ces quelques mots à un confrère récemment hospitalisé :

« De retour dans ton appartement, tu retrouves un espace familier où tu te sens chez toi, un lieu où nul médecin ni infirmière, certes attentionnés, ne disposent plus de toi ni de ton temps ; et j'en suis ravi pour toi.
« Cet espace de maîtrise relative pourrait te permettre de réfléchir … sur le temps. En effet, pour toi comme pour moi, le temps de notre retraite s'avère un temps à nous, un *« temps retrouvé »*, voire un temps enfin trouvé.
« Pourquoi ? Peut-être parce que désormais notre temps n'est plus dicté par ces « emplois du temps » dont hier encore chaque moment, plus ou moins programmé par d'autres, ne faisait que succéder au moment précédent, dans l'attente des moments suivants, sans cesse expédiés, sans cesse accélérés, sans qu'aucun de ces moments ne soit vraiment choisi, ni surtout, vraiment vécu.
« Or désormais notre temps aurait enfin … de l'espace à lui ; de l'espace pour nous ; un « espace de liberté » disent les joueurs de go ; un espace et du temps pour penser et pour vivre. »

Ces pensées amicales et furtives m'étaient inspirées par un petit livre de Nicolas Berdiaeff écrit en 1933 et intitulé *L'homme et la machine* ; un petit livre où déjà l'auteur observait que dans notre monde technique – je le cite : *« Chaque instant doit être remplacé le plus rapidement possible par le suivant ; tous sont entraînés dans l'écoulement du temps et par conséquent disparaissent »* [2].

Berdiaef observait aussi – je le cite encore – qu'*« une telle maîtrise du temps, obtenue par la vitesse, correspond à un asservissement. Cela signifie que "l'actualisme technique" détruit l'éternité et entrave de plus en plus l'élan humain vers elle. »*

Et Berdiaeff concluait – je le cite toujours – que certes cet *« "actualisme" comporte une "vérité", car l'homme a indiscutablement une vocation "active". Mais l'homme est également un être apte à la contemplation – de l'éternité, de la Divinité, de la beauté – (.) et dans cette attitude de l'homme vis-à-vis de Dieu, il y a un acte créateur ».*

Propice à la réflexion sur la vérité et la divinité

Berdiaeff préconisait donc la *« contemplation »* et la *« création »* ; deux activités qui certes ne méconnaissaient pas la *« vérité »* de cet *« actualisme technique »* dont nous bénéficions aujourd'hui, mais qui contrariait déjà notre *« contemplation créative »* et partant, notre cheminement vers le « Dieu » mystérieux.

Ce petit livre, écrit par un esprit libre, alimenta ma libre réflexion sur le thème de ma prochaine communication. En effet, profitant de ce *« temps retrouvé »* et considérant toutes les communications que j'avais prononcées devant notre Académie, il m'apparut que leurs sujets, pourtant variés, se rapportaient tous, peu ou prou, à cette question de la *« vérité »*, donc – comme par nécessité – à la question de la « divinité » ; deux questions que je vous propose de considérer ce soir, mais *« autrement »,* avec l'aide, entre autres, de Ludwig Wittgenstein et du Père Raphaël Buyse.

Deux vénérables questions

Vaste question toutefois, manifestement irrésolue, que celle de la « vérité », qui débouche sur une autre question, encore plus vaste, aux réponses encore plus incertaines : celle de « Dieu ».

La modestie, la bienséance, mon ignorance – voire le « respect humain » comme on disait hier – devraient m'inciter à éluder cette question. Nombreux pourtant furent ceux qui, « jadis », se coltinèrent avec elle ; nombreux, parmi lesquels certains auraient conclu : soit qu'il était *« trine et unique »* et qu'il convenait d'y croire, soit que la question était *« intempestive »* au motif que la *« chose en soi »* serait inaccessible [3] … voire que *« Dieu (serait) mort »* [4].

D'ordre privé ou d'ordre public ?

« Nombreux » disais-je, se coltinèrent avec cette question, mais « jadis » ; car aujourd'hui de telles questions sans réponses, ou de telles réponses sans questions, auraient cessé d'être posées ou affirmées, surtout publiquement.

Pire ! le débat public et la *« pensée de midi »* chère à Albert Camus disparaitraient : il n'y aurait plus désormais de « place publique » pour de telles questions.

Pour autant, la question de « Dieu » continue de se poser ; certes dans l'intimité ; mais elle requière aussi qu'on en « cause » ensemble ; avec d'autres ; tant elle s'avère essentielle ; et tant – n'en déplaise à Pascal – elle ne saurait faire l'objet d'un « pari » furtif, mais d'un long travail de recherche, puis d'un partage, donc d'une mise en commun et, pourquoi pas … d'une communication.

Qu'en dit le droit ?

Certes ! Mais en droit m'objecterez-vous, la question de « Dieu » serait désormais une question d'ordre privé … et qui sait, vous auriez raison ; la loi du 9 décembre 1905 dispose en effet que *« la République ne reconnaît, ne salarie, ni ne subventionne aucun culte »* … ni a fortiori ne promeut aucun Dieu.

Certes ! Mais cette loi *« assure* (aussi) *la liberté de conscience »* ; et surtout l'article 11 de la *Déclaration des Droits de l'Homme et du Citoyen* de 1789 considère que *« la libre "communication" des pensées et des opinions est un des droits les plus précieux de l'homme ; tout Citoyen peut donc parler, écrire, imprimer librement »*.

Dont acte ! Nous pourrions librement et publiquement communiquer sur toutes les questions, y compris sur celle de Dieu.

Qu'en est-il en fait ?

Pour autant, les faits semblent aujourd'hui différer du droit ; et ce d'autant plus que Dieu aurait désormais mauvaise presse !

Pire ! dans une conférence donnée en 2022 et précisément intitulée *Pourquoi la démocratie a besoin de la religion*, le sociologue allemand Hartmut Rosa – l'auteur d'un livre intitulé *Accélération* – constatait que d'une manière générale – je le cite – *« celui qui pense différemment (.) n'est plus considéré comme un interlocuteur avec lequel il faut composer, mais comme un ennemi répugnant qu'il faut faire taire »* [5] ; Hartmut Rosa déplorait notamment que *« nous n'ayons plus de débat (.) les autres doivent juste la boucler »*.

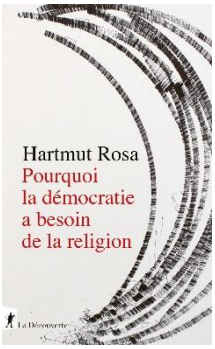
De fait – leur liste est longue et probante – toutes les questions essentielles – et pas seulement celle de Dieu – s'avèrent aujourd'hui exclues du débat public.

Certes pareille exclusion évite les croisades, les djihâds, les guerres saintes, les guerres de religion, et autres conflits irréductibles … dont l'issue s'avère indécidable.

De fait, pareille exclusion contribuerait à la paix civile.

Néanmoins *« la libre communication des pensées et des opinions »*, le fait et le droit de *« parler, écrire, imprimer »* et débattre, souvent sans fin, mais de manière libre, paisible et contradictoire, documentée et argumentée – en un mot de débattre de manière « académique » – caractérisait hier encore la science et la « modernité », qui se sont progressivement substituées à la foi et à la Tradition dogmatique ; une « modernité » qui affirmait que tout devait être dit sans passion, et pouvait être débattu avec raison – et beaucoup, dont je suis, virent et dirent *« que cela était bon »* [6].

C'est pourquoi, la récente prohibition du débat – prohibition appuyée sur la finance, le numérique et les media dits de « grand chemin » ; prohibition jalouse et nostalgique de l'antique puissance, réelle ou supposée, du monothéisme ; prohibition illustrée par l'uniformisation et la mondialisation en cours des mœurs, des langues et des cultures ; prohibition certes de fait qui s'exprime par la *« pensée unique »* ; mais prohibition qui s'insinue aussi en droit – cette prohibition caractérise une régression que d'aucuns appellent « post-modernité » ; une régression qu'illustre la citation d'Hartmut Rosa.



❖ Dieu

« Causons » néanmoins de Dieu

Alors que faire ? Bravons, qui sait, ce fol esprit du temps ; et, forts de notre liberté et de notre confraternité ; conscients que la mission de *« cultiver les Sciences, les Lettres & les Arts »* [7] nous fut jadis confiée par notre fondateur ; « causons » donc, si vous le voulez bien, entre « public » et « privé » ; « causons » un peu de Dieu de manière « académique ».

Certes pareille « causerie » n'intéresse guère le savant et encore moins l'ingénieur ou le technicien qui préfèrent le concret, le matériel, l'utile, l'innovation, voire l'accélération, tous résolument mondains ; et si j'en crois cette table et cette tablette, ce micro et cette électricité, je confesse que dans une certaine mesure ils n'ont pas tort, tant, ce faisant, ils répondent à nos "comment" objectifs.

Pour autant ils ne répondent guère à nos "pourquoi" subjectifs ; pire, ce faisant ou ne faisant pas, ils contribueraient, qui sait, par la « technologie » et « l'intelligence artificielle », sorte de Léviathan désincarné, à la progressive, ou plutôt à la régressive *« obsolescence de l'homme »* prophétisée par Günther Anders [8].

Heureusement, ces "pourquoi" intéresseraient encore le philosophe et par définition le théologien ; et surtout ils devraient intéresser chaque homme qui se souviendrait alors qu'il est un mortel, et qu'il n'est l'auteur, ni de sa vie, ni de sa conscience.

Enfant qu'en disais-je ?

Qu'en est-il donc de « Dieu » pour chacun de nous ?

Qu'en fut-il jadis pour moi ? Comment, enfant, suis-je, tel Obélix, tombé dans cette *« marmite de questions magiques »* qui furent pour moi des questions d'ordre initiatique, d'ordre existentiel ; mon histoire en témoigne ; permettez-moi de l'évoquer.

Retournant en effet plus de soixante années en arrière, je me souviens, ou je crois me souvenir, que dès mon « âge de raison », venu de nulle part, j'eus le sentiment confus d'avoir été « jeté » dans le monde, comme un caillou dans une mare, sans rime ni raison, sans but ni horizon.

Mais j'eus aussi le sentiment d'avoir été jeté par chance au bon endroit et au bon moment ; d'avoir été jeté en France, « fille aînée de l'Eglise », pendant les « trente glorieuses ». C'est pourquoi je me pensais alors, presque ontologiquement, français et catholique.

« Jeté » donc… j'ai remonté ensuite vers la surface, je me suis progressivement éveillé, et j'ai pris conscience du monde qui m'environnait : mes parents, mes frères, la boucherie familiale, les copains, l'école et – tous encore en soutane – les curés, ou plutôt les « frères des écoles chrétiennes », qui essayaient avec peine et patience, de me faire croire à leur « Dieu » et à tous ses saints.

Ludwig Wittgenstein – le célèbre philosophe viennois – note ainsi dans ses *Leçons et conversations sur la croyance religieuse*, que *« le mot "Dieu" est l'un de ceux qu'on apprend le plus tôt »* ; mais il note aussi qu'à son époque *« on considér(ait) le fait de ne pas y croire, comme quelque chose de grave »* [9].

Cette « gravité » ne m'a pas empêché de me poser, et de poser aux croyants, maintes questions. Je me souviens à cet égard d'une homélie où le prédicateur déplorait que l'un de ses interlocuteurs n'eût pas compris que « Dieu était Trinité ». A la fin de l'office, je suis allé lui confesser que moi non plus je ne le comprenais pas … mais je ne fus alors crédité que d'un haussement d'épaules.

Certes ces questions sans réponses ne m'empêchèrent pas d'emmagasiner maintes réponses à maintes autres questions dans nombre de domaines.

Néanmoins, pendant tout cet apprentissage, la question de « Dieu » s'est perpétuée …

Comment donc l'aborder ?

Qu'en disent les « experts » et les philosophes ?

Qu'en disent les « experts » et les philosophes ?

Le psychologue et le linguiste observent l'existence du mot « Dieu », et, comme si « Dieu » était un objet extérieur à eux, ils se demandent à quel « signifié » renverrait ce « signifiant » ? Ils se demandent quelle réalité objective ou effective il désignerait ?

Mais, ce faisant, et pour cause, ils manquent, me semble-t-il, de répondre à leurs questions ; ils manquent en effet d'approfondir et de méditer ce mot ; ils manquent ainsi d'observer que « Dieu » serait moins un objet, qu'un sujet, qu'une personne.

Wittgenstein lui-même note qu'il *« comprend (.) le mot "Dieu"… »* [10] ; mais il n'en dit pas grand-chose ; il n'en dit guère plus, me semble-t-il, hormis Tolstoï et quelques autres, que la plupart des écrivains et des philosophes.

Certes Platon parle du *logos* ; mais ce *logos* apparaît impersonnel, désincarné. Aristote parle certes de la *physis* ou de la « cause première » ; mais il ne dit pas de quoi il s'agit. Spinoza parle certes de la « nature » ; et Kant de la « chose en soi » ; mais Kant constate la vanité de toute la métaphysique.

Qu'en disent les religions ?

Qu'en disent les religions ? notamment orientales ? Confucius parle peu de Dieu ; le Bouddha n'en parle guère plus ; et le Tao s'avère surtout un chemin spirituel vers la sagesse et l'harmonie.

Quant au Coran, il se contente de dire que Dieu serait « un », qu'il serait « grand », qu'il serait « tout » et « tout puissant ». Certes il le crédite de 99 noms, et à l'instar de la Torah, il édicte une « loi », la « charia ». Mais pour le surplus, il renvoie à la Bible et à Jésus.

La Révélation judéo-chrétienne apporterait-elle une réponse à notre question ? Oui ! répondent les croyants. Mais cette Révélation est-elle avérée ? est-elle effective ? Si oui, qu'en est-il du Coran ? Karl Jaspers en doute, ainsi que Ludwig Wittgenstein pour qui – je le cite – *« Dieu ne se révèle pas dans le monde »* [11].

Il convient en effet de distinguer ici la « Révélation » qui consisterait selon Karl Jaspers en un *« message de Dieu, direct (.) produit en un certain lieu de l'espace et du temps »* ; mais pour lui *« cette définition (.) n'est absolument pas satisfaisante »* [12] ; il convient aussi de distinguer là notre « inspiration », à la fois universelle et personnelle, féconde et mystérieuse, qui livre d'abord ses intuitions à notre libre création, puis ses textes à notre libre « interprétation » … et pour ma part, j'observe la fécondité de cette « inspiration » et je crois à la pertinence de cette « interprétation ».

Qu'en disent les théologiens ?

Quoiqu'il en soit, à la question prégnante : *« pourquoi y a-t-il quelque chose plutôt que rien ? »*, Leibniz n'apporte à ce *« pourquoi »* aucune réponse, aucune lumière ; il précise seulement une possible cause qu'il nomme « Dieu » [13] … ce qui nous renvoie aux théologiens.

Qu'en disent-ils ?

Jean « l'évangéliste » – que la Tradition appelle aussi Jean « le théologien » – observe que « *Dieu, personne ne l'a jamais vu* » [14].

Observation pertinente, avérée, mais qui pose une question : comment pouvons-nous parler d'un être que nul n'a *« jamais vu »* ? « Dieu » existe-t-il en fait ? Selon Ludwig Feuerbach, n'est-ce pas l'homme qui aurait créé Dieu à son image, et non l'inverse [15] ? Et de fait, pour John Lennon et beaucoup d'autres, « Dieu » ne serait qu'un *« concept »* [16].

Jean précise donc son observation : « *Dieu, personne ne l'a jamais vu* » … mais *« le Fils unique, qui est dans le sein du Père, est celui qui l'a fait connaître »* ; ce *« Fils unique »* se serait incarné il y a deux mille ans, en Palestine, en un homme nommé Jésus ; et ces notions de *« Fils unique »* et d'*« incarnation »* de Dieu seraient garanties comme des faits par le dogme et la Tradition ecclésiales !

Mais s'agit-il ici vraiment de faits ? Ne s'agit-il pas plutôt d'opinions ? Wittgenstein nous met en effet en garde – je le cite – contre *« ces gens (qui) s'en tiennent rigoureusement à (leur) opinion* – car, précise-t-il – cette *"opinion" rend un son bizarre ; c'est pour cette raison qu'(ils) emploie(nt) d'autres mots (comme) "dogme" (ou) "foi"* – Or ici, précise-t-il encore – *Ce n'est pas d'hypothèse qu'il est question, ni de haute probabilité, non plus que de connaissance »* [17].

Ici en effet, il semble moins question de « savoir », de « connaissance » ou de « science », que de « croire », de « croyance » ou de « foi » ; Wittgenstein constate en effet qu'on dit souvent *« je sais »*, quand on devrait dire *« je crois savoir »* [18].

Notre philosophe note à cet égard que *« le Père O'Hara est une de ces personnes qui font de la croyance une question de science* – or poursuit-il – c*e que disent les Épîtres qu'il suffit de lire : non seulement ce n'est pas raisonnable, mais c'est folie »* [19].

Joseph Ratzinger en convient qui « confesse » qu'affirmer *« l'homme Jésus »* comme *« le propre Fils de Dieu, le centre et la mesure de toute l'humanité ; n'est-ce pas tout ensemble prétention et folie ? »* [20]

C'est pourquoi le philosophe viennois conclut que *« décidément O'Hara est déraisonnable. Si c'est là la croyance religieuse, je dirais alors que c'est pure superstition ».* Plus tard, moins passionné, Wittgenstein précisera qu'effectivement *« la difficulté, c'est de nous rendre compte du manque de fondement de nos croyances »* [21].

De fait, jusqu'à plus ample informé, nous ignorons tout de celui que nous appelons « Dieu », de même que nous ignorons tout de sa relation avec ce mystérieux *« Fils unique ».*

Nous pourrions donc en rester là ; Kant le suggère ; et depuis Kant, la plupart des écrivains et des philosophes éludent la métaphysique, tandis que les religions et les théologiens restent prisonniers de leurs dogmes.

Néanmoins la question de « Dieu » ne cesse de se poser.

Qu'en dirent les premiers chrétiens ?

Pour tenter d'y répondre, ne convient-il pas de remonter aux origines du christianisme et de faire avec Mgr Albert Dondeyne *« un effort pour rejoindre (.) la foi des premiers apôtres »* [22] ? Nous constaterions alors avec lui – je le cite – que *« pour les premiers chrétiens, le titre "Fils unique de Dieu" et l'appellation "Fils premier-né d'une multitude de frères" (Rm 8, 29) sont étroitement solidaires et complémentaires »* [23] sans pour autant que ce *« titre »* ou cette *« appellation »* revêtissent alors un caractère dogmatique.

Pour Mgr Dondeyne en effet ce titre de *« Fils unique »* suggérait moins une quelconque divinité, qu'*« une proximité particulière avec Jahvé »* ; ainsi, précise-t-il, Jésus *« appelle Dieu son Père, pardonne le péché, se met au-dessus de la loi sabbatique de Moïse, et prétend que (.) "personne ne connaît le Père sinon le Fils" »* [24].

Certes pareils actes ou propos peuvent paraître audacieux.

Pour autant, si Jésus *« appelle Dieu son Père »*, enhardis par son invitation, ne faisons-nous pas de même parfois. Jésus *« pardonne le péché »* ; mais ne nous a-t-il pas invités à faire de même envers autrui ? Enfin Jésus *« se met au-dessus de la loi sabbatique de Moïse »* ; mais il le fait parce que cette *« loi »* s'avère souvent inhumaine, parfois contraire au bon sens, et parce que, pour ces raisons, Jésus se serait donné comme mission de libérer le peuple de l'emprise des sadducéens et d'inviter chaque homme à se mettre directement en relation avec *« notre Père »,* qui certes serait *« aux cieux »*, mais qui serait aussi proche de nous, dans le tréfonds de notre cœur ou dans la solitude de notre chambre. C'est pourquoi nous lisons dans l'évangile [25], *« quand tu pries, entre dans ta chambre, ferme ta porte, et prie ton Père qui est là dans le secret ».*

Et de fait, Mgr Albert Dondeyne constate cette *« proximité particulière (de Jésus) avec Jahvé »* … et nous de chacun avec Jésus … donc avec Dieu ! Tel aurait été le sentiment des premiers chrétiens ; tel est aussi le mien ; personne, semble-t-il, ne connaîtrait Dieu mieux que Jésus. Cette question de « Dieu » nous ramène donc à celle de Jésus et à celle de l'Evangile. Qu'en est-il ?

❖ Jésus et l'Evangile

Jésus ? Un « marché » ouvert, parfois violent !

Aucune personne n'a été autant étudiée que Jésus ; de surcroît par des théologiens ou des exégètes bien plus érudits que moi.

Il résulte de ces études que, depuis la *Vie de Jésus* d'Ernest Renan, chacun peut, comme on dit, *« faire son marché »* entre deux extrêmes : ici, la *Théorie de Jésus* où Michel Onfray affirme que *« le Christ n'a pas existé réellement, mais "textuellement", sous la forme d'une idée »*[26] ; et là, le « credo » qui affirme que Jésus serait *« Dieu né de Dieu, lumière née de la lumière, vrai Dieu né du vrai Dieu ».*

Un tel *« marché »* devrait être paisible ; mais – à l'instar de celui de Brive où *« quelques douzaines de gaillardes se crêpaient un jour le chignon »* – ce marché peut *« perdre toute mesure »*[27]. D'où, avons-nous dit, cette résolution tacite, mais effective des sociétés modernes et occidentales, de faire de la religion et de ses questions une affaire privée afin de préserver la paix publique ; un processus connu sous le nom de *« sécularisation ».*

Mais ce processus, plus ou moins paisible, débouche aujourd'hui sur une « atomisation » de nos sociétés ; en effet, pour se perpétuer, une cité ne requiert-elle pas quelques fondements communs ? Telle est le sens de la question posée par Harmut Rosa : *La démocratie a-t-elle besoin de la religion ?*

Aparté sur les « valeurs »

Incidemment, il semblerait que la démocratie et la modernité aient oublié la « théologie tripartite » de Varron [28], lequel distinguait : les peuples et la religion civile du « faire » en commun ; les poètes et la religion mythique du « croire », plus ou moins [29] ; et les philosophes et leur religion physique ou naturelle, tendue vers un « savoir » toujours provisoire, toujours à débattre.

Or, quoique toute société requiert une religion civile, nos démocraties ayant éliminé le « faire » commun de la cité, mille « croire », plus ou moins factieux, plus ou moins officiels, se livrent désormais cette impitoyable « *Guerre des Dieux* » prédite par Max Weber et caractérisée par un incessant *« conflit des valeurs ».*

Mais des valeurs de liberté, dignité, solidarité, responsabilité partage, débat, amitié … fondées sur quoi … sinon sur l'Evangile ?

De fait pour GK Chesterton, *« le monde moderne (serait) plein d'anciennes vertus chrétiennes devenues folles »*[30]. En effet, *nolens volens*, force nous est aujourd'hui de constater – qu'on soit croyants ou athées – que les enseignements de Jésus continuent – tant bien que mal, consciemment ou non, parfois follement – de guider aujourd'hui nos pensées et nos actions communes.

C'est pourquoi il importe de savoir ce qu'il en est.

Partir donc prudemment des évangiles

Pour ce faire, je partirai des seuls textes qui sont à notre disposition ; je partirai des évangiles canoniques. Pour autant, je ne tiendrai pas ces textes comme des *« paroles d'évangile »* ; j'aurai notamment à l'égard de leur authenticité et de leurs origines une attitude de prudence, voire de doute permanent.

En effet, Jésus n'étant pas leur auteur, je « crois » que la rédaction des évangiles s'est opérée en deux temps : d'abord des « archives », multiples, plus ou moins authentiques ; ensuite, après l'exclusion des chrétiens de la synagogue, des rajouts opérés vers la fin du Ier siècle et le début du IInd par les premiers épiscopes ; des rajouts qui témoignaient : ici, de l'évolution de leur foi, notamment contre la gnose ; et là, de la construction de cette *« Grande Eglise »* observée par Celse [31], laquelle, renouant avec le rituel hébreu, remplaça la « table de communion » par un « autel de sacrifices » [32].

Cela précisé, qu'observe-t-on à la lecture des évangiles ? Que, sauf les *« évangiles de l'enfance »* qui mettent en scène de manière plus ou moins mythique les personnages de Marie, Joseph et Jean-Baptiste, ils sont une sorte de recueil des faits et gestes de Jésus, et surtout de ses paroles et paraboles.

Ici, des faits et gestes de Jésus, plus ou moins significatifs

Quant à ses faits et gestes, Jésus aurait changé l'eau en vin ; multiplié les pains ; marché sur l'eau ; calmé la tempête ; chassé des légions de démons dans des pourceaux ; opéré de nombreuses guérisons, voire quelques résurrections …

Des récits édifiants … mais auxquels le Père Raphaël Buyse réagit dans un livre intitulé *Autrement l'Evangile,* où il écrit : *« On peut bien sûr continuer à faire de l'Evangile un péplum religieux (qui) rassurera nos inquiétudes et excitera nos dévotions. On peut. Mais on peut aussi laisser l'écran se déchirer et entrevoir, par-delà, ce qui s'est passé (.) C'est l'heure de traverser les évidences apprises »* [33].

Qu'est-ce à dire en effet ?

Que Jésus dominerait la nature et ses « lois » ? Qu'il serait un « Dieu » incarné ? Mais que n'a-t-il alors usé de ses pouvoirs divins pour éradiquer la faim, la maladie et le malheur des hommes, de tous les hommes, et pour toujours ?

« Alors quoi l'Evangile ? – demande Raphaël Buyse ; et il répond – *Rien d'un journal de bord. Rien d'une chronique (.) Seulement un long poème, dont les mots signifient plus qu'eux-mêmes »* [34] … et j'en conviens avec lui, d'où la nécessité de l'herméneutique chère à Paul Ricoeur.

Qu'importe alors que les faits et gestes de Jésus soient ou non avérés ; pour Raphaël Buyse, ainsi que pour mon ami André Scheer, il s'agirait plutôt de récits ou de « midrashim » [35], plus ou moins réels, plus ou moins crédibles, ouverts certes à l'édification, mais ouverts surtout à l'interprétation, donc à l'herméneutique.

Pour l'essentiel ces faits et gestes illustrent le livre d'Isaïe, où « Dieu » décline les *« vaines offrandes »* qui lui sont faites et préfère qu'on *« fasse le bien, recherche la justice, protège l'opprimé »* [36].

Dont une action vigoureuse

Parmi ces faits et gestes, j'ai identifié une action ; qui sait, la seule véritable action politique de Jésus : l'expulsion des marchands de cette institution alors dévoyée qu'était le Temple.

Une action vigoureuse … qui lui vaudra son exécution, et qui témoigne pour moi, je le redis, de sa véritable motivation : libérer le peuple de l'emprise des « docteurs de loi » et des « sadducéens », et instituer une relation directe entre l'homme et son Dieu.

Une action vigoureuse … confortée par quelques paroles non moins vigoureuses : *« Vous avez appris qu'il a été dit aux anciens (.) mais moi je vous dis »* ; et surtout : *« Malheur à vous, docteurs de la loi qui avez enlevé la clef de la science ; vous n'êtes pas entrés vous-mêmes, et vous avez empêché d'entrer ceux qui le voulaient ! »* [37]

Et là, des paroles et des paraboles manifestement inspirées

Des paroles donc ! Des paroles surtout ! Des paroles et des paraboles puissantes, pénétrantes, convaincantes, libératrices … au point que certaines d'entre elles sont devenues des évidences proverbiales ; ainsi : *« Ne jugez pas »* ; *« N'ayez pas peur »* ; *« Aimez-vous les uns les autres »* ; *« Personne ne peut servir deux maîtres »* ; *« Cherchez et vous trouverez »* ; *« A quoi servirait–il à un homme de gagner tout le monde, s'il perdait son âme ? »* ; *« Si quelqu'un te frappe sur une joue, présente-lui aussi l'autre »* ; etc…

Des paroles dont chacun – contrairement aux faits et gestes de Jésus – peut, ici et maintenant, vérifier lui-même la pertinence.

Des paroles qu'il convient certes de bien comprendre ; mais des paroles qui, alors, s'avèrent souvent géniales.

Ainsi la dernière : *« si quelqu'un te frappe… »* ! En pareil cas il ne s'agit pas de fuir ; encore moins de répliquer ; mais il ne s'agit pas non plus, comme on le croit souvent, à tort, de présenter la « même » joue, comme pour en « redemander ». En effet, ni lâche, ni violent, ni « maso », il s'agit d'éviter le mimétisme de la violence fort bien étudié par René Girard ; donc de faire preuve de courage en ne fuyant pas, en restant debout et en présentant une « autre » joue… paisible et sûre… qui ne préjuge pas quelle réaction elle suscitera ; mais qui, ce faisant, qui sait, contraindra l'adversaire au dialogue, sinon à l'arrêt des hostilités.

Des paroles donc célèbres, qui, à l'instar des paraboles de Jésus telles que le semeur, le bon pasteur, les talents, le bon grain et l'ivraie, le fils prodigue, ou le bon Samaritain… ont profondément marqué la civilisation occidentale. GK Chesterton en témoigne.

Des paroles et des paraboles qu'on ne cesse d'interpréter.

Des paroles et des paraboles manifestement inspirées !

Avec quelques réserves toutefois

Avec quelques réserves toutefois.

D'abord : ces paroles s'avèrent plus d'ordre éthique, au sens noble du terme, que d'ordre existentiel. En effet, quoiqu'en dise CG Jung [38], Jésus ne répond pas vraiment à Job quant au mal de nature ; ni à Macbeth [39] ou Tolstoï [40] quant au sens de la vie.

Ensuite : certaines paroles de Jésus peuvent perturber. Les évangiles évoquent ainsi une douzaine de fois la « géhenne », notamment dans l'évangile de Matthieu où il est écrit que *« le Fils de l'homme enverra ses anges qui (.) jetteront (ceux qui font le mal) dans la fournaise ardente, où il y aura des pleurs et des grincements de dents »*. Mais Jésus a-t-il vraiment prononcé de telles malédictions qui contredisent son invitation, aussi troublante que pertinente, *« d'aimer nos ennemis »* [41] ? Son propos n'est-il de nous bénir et de nous libérer, plutôt que nous maudire et nous aliéner ?

Enfin : certains dits ou faits posent question. Il en va-t-ainsi de la prétendue fondation de l'Eglise par Jésus et de ce *« forcez-les d'entrer »* [42] invoqué plus tard par saint Augustin contre les hérétiques. Il en va de même de la résurrection, dont Raphaël Buyse observe que *« l'histoire – la vraie – n'a rien retenu de cela »* [43].

Telles s'avèrent quelques raisons pour lesquelles je doute – même si je comprends qu'on puisse sincèrement y croire – de l'authenticité de tous les faits et paroles rapportés dans l'évangile ; comme je doute du fait que Jésus serait Dieu [44]. Certes il peut être son Fils, comme nous le serions tous ; mais je peine à croire qu'il soit Dieu, même au sens d'Arius ; en effet qu'en savons-nous ?

Notamment sur la résurrection

A cet égard évoquons – si vous le voulez bien – la résurrection. En effet dans une formule forte, mais tautologique, Saint Paul déclare : *« Si le Christ n'est pas ressuscité (.) votre foi est vide »* [45].

Qu'en est-il ?

Si Daniel Marguerat observe que *« la crucifixion appartient à l'histoire universelle »*, car *« la croix du Golgotha a été vue de tous »* ; il note aussi qu'*« il n'en va pas de même trois jours plus tard »* ; en effet, poursuit-il, *« Pâques est une expérience visionnaire, réservée à certains »* [46]. Autrement dit : la mort publique de Jésus est de l'ordre du fait, mais sa résurrection privée serait de l'ordre de la foi.

J'en veux pour preuve qu'évoquant les *« chrétiens »* dans ses *Annales,* Tacite indique que *« ce nom leur vient de Christ, qui, sous Tibère, fut livré au supplice par le procurateur Ponce Pilate ».* Mais Tacite reste … tacite sur la Résurrection. Or, si celle-ci avait été un fait public, Tacite n'aurait pas manqué de le rapporter dans ses *Annales*, tant ce fait eut paru-t-alors extraordinaire.

Ce qui fait dire à Ludwig Wittgenstein, que *« le christianisme ne repose pas sur une base historique, au sens où ce serait la croyance normale aux faits historiques qui pourrait lui servir de fondement »* [47] ; et de fait, Raphaël Buyse observe que *« la pierre roulée, un tombeau vide et le linceul soigneusement plié ; un jardinier, deux anges. Et quoi encore ? »* [48].

En effet, pour eux, pour moi, et pour beaucoup d'autres, la Résurrection serait moins un fait concret et avéré, que le nom que les premiers chrétiens et ceux d'aujourd'hui, ont donné et donnent à leur sentiment, voire à leur conviction, que Jésus n'est pas mort … car pour eux, comme pour moi, ses paroles et son esprit restent vivants ; et de fait, Wittgenstein observe dans ses *Remarques mêlées* que *« l'amour seul peut croire en la résurrection »* [49].

Mais celle-ci ne peut être, quoique écrive Bernard Sesboué, *« le résultat d'une décision libre de la Trinité dans son désir de sauver l'homme »* [50], comme s'il s'agissait d'un conseil d'administration. Car le sauver de qui, de quoi, comment ? Par un « sacrifice » ? mais de qui, à qui, pour quoi ? Tout cela reste pour moi bien mystérieux.

Donc ni croyant ni incroyant, mais en quête de « Dieu » ...

C'est pourquoi – en cette année où nous célébrons le 1.700ème anniversaire du symbole de Nicée – je pense avec Rudolf Bultmann, Daniel Marguerat, Raphaël Buyse et d'autres, qu'il conviendrait de « dés-objectiver » Dieu et de « démythologiser » le christianisme, afin de favoriser une recherche libre, un dialogue paisible et un chemin partagé vers le Dieu mystérieux. En effet nous dit la présentation du livre de Raphaël Buyse : *« Deux mille ans d'histoire ont retissé une lourde tenture »* ; or ce *« voile »* serait *« en train de se déchirer »* ... et *« c'est au cœur de l'homme que se joue ce dévoilement, qui conduit à croire en la vie, en l'autre, au Tout-Autre »*.

Qu'est-ce que Jésus nous *« dévoile »* de ce *« Tout-Autre »* ?

Que « Dieu » n'est pas un objet, notamment de connaissance ou de dogme ; mais comme – « dit-on » – Il l'aurait « dit » à Moïse dans l'épisode du « buisson ardent » : אֶהְיֶה אֲשֶׁר אֶהְיֶה ; eyeh asher eyeh : « Je suis » ; « J'existe » [51] ; « Je suis » une personne, notamment de confiance, fidèle, donc de « foi » ; « Je suis » une personne vivante et consciente, comme les hommes le sont ; « Je suis » une personne que chacun peut prier et rencontrer ; *« Dieu existe, je l'ai rencontré ! »* nous confiait jadis André Frossard [52].

« Je suis » renvoie donc à une personne qui certes nous englobe, mais qui vit et agit aussi en nous. « Je suis », renvoie surtout à une personne qui nous aime ... car dit aussi l'évangéliste : *« Dieu est amour »* ; « Dieu » serait en effet – figure certes métaphorique – le « Père » de Jésus, et il serait aussi le nôtre.

D'un Dieu qui serait Amour ...

Cette notion de « Dieu-Père » s'avère séduisante. Elle semble en effet signifier deux choses : l'une, que Dieu serait notre « auteur », celui de la vie, de notre vie, et de notre conscience ; l'autre, que Dieu nous aimerait comme un Père ; en effet précise saint Jean, *« celui qui n'aime pas n'a pas connu Dieu, car Dieu est amour »* [53] ; *« l'amour seul est digne de foi »* observait également Hans Urs von Balthasar [54].

Notion séduisante ! Certes ! Mais ce-disant, ne définissons-nous pas un être inconnu par un titre incertain ? Car qu'est-ce que l'« amour » ? Un seul mot en français, mais quatre mots en grec ! Cette question obsède les romans qui remplissent nos bibliothèques ; mais là encore nul n'y répond vraiment : l'amour est-il objectif ou subjectif ? actif ou passif ? voulu ou subi ? vient-il de l'intérieur ou de l'extérieur ? Là encore, mystère !

Pour moi, à l'instar de cette notion de « Père », « amour » pourrait signifier deux choses : l'une, il serait un lien … mais qui libère [55] ; et l'autre, il serait un bien, et qui prospère ; un lien et un bien qui seuls semble-t-il, au contraire du mal, peuvent-être universalisés, et ce sans préjudice, me semble-t-il, pour notre libre volonté.

En fait – quelle qu'en soit la définition – à l'instar de Dieu, l'amour n'est pas un objet, il est une expérience, il est une vie, en compagnie d'autrui. Wittgenstein observe ainsi que *« c'est la vie qui peut nous éduquer à la croyance en Dieu ; et ce sont aussi les expériences »* [56].

Et en compagnie de Jésus

Donc *« Dieu serait Amour »* … *« Amour serait Dieu »* … et Jésus s'avèrerait *« une voie de vérité et de vie »* vers lui [57].

« Une voie » ! qui sait la meilleure voie ! mais pas la seule ! L'Eglise en incarne une : légitime et utile, vivante et féconde, quoique parfois « déroutante ».

Mais chacun reste libre de choisir sa propre voie ; et pourquoi pas de cheminer ensemble, côte à côte, librement, tels des *« compagnons de route »*. Tel était le sens de la lettre qu'écrivait en 384 le polythéiste Symmaque à l'empereur Valentinien II : *« Qu'importe le moyen par lequel chacun de nous atteint la vérité. On ne peut parvenir par une seule voie à un si grand mystère »* [58].

Qu'importe en effet la voie, pourvu qu'on en suive une ; car si « Dieu est », si « Dieu est un », si « Dieu est amour » et s'il est notre but, il l'est indépendamment de nous, de nos chemins, de nos credo, de nos dogmes, et de nos représentations humaines.

Alors cherchons le librement et discutons-en paisiblement.

Pour ma part, à l'instar des pèlerins d'Emmaüs, il me plait de suivre leur chemin en compagnie de quelques bons amis, en la vôtre mes chers confrères, et en celle de Jésus, tant celui-ci m'apparaît – ainsi que ne cessait de le répéter un vieux prêtre de mes amis – *« l'homme libéré que nous devrions tous être ».*

Que dire pour conclure ?

Que dire pour conclure ?

Que je me suis essayé à cette libre *« contemplation créatrice »* préconisée par Nicolas Berdiaeff … non sans être conscient que cette communication ait pu « chiffonner », tant le croyant, que l'incroyant.

Pour autant je ferais valoir à l'un comme à l'autre : ma totale sincérité ; mon entière absence de malice ; ma quête honnête et résolue de l'inaccessible vérité ; et mon désir de débat et de partage.

Je ferais également valoir au croyant – même si je n'adhère pas complétement à ses dogmes, loin de là – que tant sa foi, que la personne et les paroles de Jésus me rassurent, et qu'à l'instar de ce brillant *« compagnon de route »* que fut Simone Weil [59], il me plait de progresser avec eux et avec Jésus, sur le chemin de la vérité.

Quelle pourrait être cette vérité ?

D'abord – ainsi que l'affirme l'évangéliste – « Dieu », s'il est, serait « amour ». Certes floue, mes chers confrères, cette formule, cette équivalence, sans vraiment la comprendre, sans pouvoir la prouver, donc sans vraiment la savoir, je vous confesse l'espérer ; je vous confesse même y croire, et souvent la vivre ; et ce d'autant plus qu'elle indique un but et un bien, et qu'elle s'avère un chemin à suivre, un chemin fécond, et des expériences à vivre.

Ensuite, ainsi que l'affirme Bernard Sesboué, Jésus serait *« l'unique médiateur »* entre nous et ce « Dieu » mystérieux [60] ; *« l'unique »* presque par défaut … sinon qui ? … oui ! sinon qui ?

Ce serait tout … ce serait peu … mais en fait c'est tout … car tout ou presque serait dit ; le reste semble superflu ; même si je n'oublie pas les questions prégnantes de Macbeth et de Tolstoï.

En fait, cet amour mystérieux de ce Dieu mystérieux, humblement, mais résolument, je le cherche, et je crois le ressentir dans le fond de mon cœur, dans le secret de ma prière, ainsi que dans ma relation avec ceux que j'aime ; entre autres, dans ma relation avec vous mes chers confrères ; là je sens sa silencieuse mais bienveillante présence … et cela m'incite à poursuivre ma quête …

… ainsi que l'expriment ces deux poèmes ; en effet, si Dieu s'éprouve par le corps et se pense par l'esprit, il se pressent et il se rencontre par l'âme … donc par la musique et la poésie :

Où trouver Dieu ?

« Dieu » El ou Adonaï
« personne ne l'a vu »
Noble clerc ou piétaille
aucun ne L'a connu
Non Elie ou Moïse
et sûrement Jésus
Surpris par telle brise
et souffle de bizut
N'ont pas déniché Dieu
dans l'air d'un ouragan
Le tremblement d'un lieu
ni le feu d'un volcan

Mais ils L'ont entendu
dans le chant des bergères
Et le souffle ténu
d'une *« brise légère »* [61]
Voire ils ont pu Le voir
dans les feux du soleil
Dans la lune d'ivoire
ou les eaux de la Seille
Sinon L'apercevoir
dans les matins d'azur
Ou les rouges du soir
ou l'or de la nature

Mieux ils L'ont ressenti
lorsqu'Il les a surpris
Et petit à petit
envahi leur esprit
Là pétri de patience
à l'instar d'un traqueur
Dieu s'avance en silence
au tréfonds de leur cœur
Là Dieu donne à leur corps
la vie et la conscience
Soucieux que leur accord
conforte Son alliance

Qui est Dieu ?

Dieu serait « un » disent certains
Mais s'il n'est qu'un Est-il quelqu'un ?
Dieu serait « trois » prétend la foi
Certains le croient Telle est leur loi

Entre les deux pour les peu pieux
Dieu serait « deux » Dame et Monsieur
Un trois ou deux Pourquoi pas cent
Tels les faux dieux de l'Occident ?

Mais ce mot « Dieu » de quatre lettres
Pardi ! pardieu ! n'est-il pas « l'être » ?
Guère un objet mathématique
Mais un trajet initiatique

Tel un « papa » qui nous pouponne
Dieu n'est-il pas une personne ?
Et donc un bien qui serait bon
Ainsi qu'un lien qui nous rend bon ?

Un lien surtout qui nous rend libre
Et fonde tout notre équilibre
Jean nous le dit avec humour
Pardieu pardi *« Dieu est amour »* !

Mais pour atteindre un tel « je t'aime »
Oui pour étreindre un tel extrême
Il faut dit-il quelques prochains
Un évangile et des copains

Certes nos pas nos cœurs nos corps
Ne semblent pas toujours d'accord
Pourtant sans eux je ne suis rien
Et avec vous je me sens bien

Et pour cela mes chers confrères
Et pour cela vous m'êtes chers

Nancy le 3 octobre 2025

« Autrement Dieu, Jésus et l'Evangile »
Avec Ludwig Wittgenstein et Raphaël Buyse

Plan de la communication

Un espace-temps de liberté … 1
Propice à la réflexion sur la vérité et la divinité 2
Deux vénérables questions 2
D'ordre privé ou d'ordre public ? 2
Qu'en dit le droit ? 3
Qu'en est-il en fait ? 3
❖ *Dieu* 4
« Causons » néanmoins de Dieu 4
Enfant qu'en disais-je ? 5
Qu'en disent les « experts » et les philosophes ? 6
Qu'en disent les religions ? 6
Qu'en disent les théologiens ? 7
Qu'en dirent les premiers chrétiens ? 8
❖ *Jésus et l'Evangile* 9
Jésus ! Un « marché » ouvert ; parfois violent ! 9
Aparté sur les valeurs 9
Partir donc prudemment des évangiles 10
Ici, des faits et gestes de Jésus, plus ou moins significatifs 10
Dont une action vigoureuse 11
Et là, des paroles et des paraboles manifestement inspirées 11
Avec quelques réserves toutefois 12
Notamment sur la résurrection 13
❖ *L'amour en chemin* 14
Donc ni croyant ni incroyant, mais en quête de « Dieu » … 14
D'un Dieu qui serait Amour … 14
En compagnie de Jésus 15
Que dire pour conclure ? 16
Deux poèmes : Où trouver Dieu ? Qui est Dieu ? 17

Annexes

Plan 18
Notes 19 & 20

Notes

[1] Saint Augustin, *Confessions*, 12.12.1.1 :
« Quia plus loquitur inquisitio quam inventio »
[2] Nicolas Berdiaeff, *L'homme et la machine*, 1933, R&N Editions, 2023, p. 48.
[3] Emmanuel Kant, *Critique de la raison pure*, 1781, 1ère partie, 1ère Section, § 3 : *« Ce que nous appelons objets extérieurs ne correspond à rien d'autre qu'à de simples représentations (.) dont le vrai corrélat, c'est-à-dire la chose en soi, n'est aucunement connu par-là, ni ne peut l'être ».*
[4] Friedrich Nietzsche, *Le Gai Savoir*, 1882, Livre troisième, § 125 :
« Dieu est mort ! Dieu reste mort ! Et c'est nous qui l'avons tué ! »
[5] Hartmut Rosa, *Pourquoi la démocratie a besoin de la religion*, La Découverte, 2024, p. 42.
[6] Genèse 1, 10.
[7] Édit du Roy du 28 décembre 1750 portant établissement d'une Bibliothèque publique à Nancy & Fondation de deux Prix.
[8] Günther Anders, *L'Obsolescence de l'homme*, 1956, Editions Ivréa, 2002.
[9] Ludwig Wittgenstein, *Leçons et conversations sur l'esthétique, la psychologie et la croyance religieuse,* 1938, trad. Jacques Fauve, Gallimard, 1971, p. 116 et 117.
[10] Ludwig Wittgenstein, *Leçons et conversations… Ibid.*, p. 110.
[11] Ludwig Wittgenstein, *Tractatus Logico-Philosophicus*, 1921, § 6.432.
[12] Karl Jaspers, *Foi philosophique et foi chrétienne*, Ophrys, 1975, p.1.
[13] Leibniz, *Principes de la nature et de la grâce*, 1714, § 7 et § 8 :
« … Et cette dernière raison des choses est appelée Dieu ».
[14] Jean, 1, 18.
[15] Ludwig Feuerbach, *L'essence du christianisme*, 1841 :
« La conscience de Dieu est la conscience de soi de l'homme, la connaissance de Dieu est la connaissance de soi de l'homme ».
[16] John Lennon, *God*, 1970 :
« God is a concept by which measures our pain ».
[17] Ludwig Wittgenstein, *Leçons et conversations… Ibid.*, p. 112.
[18] Ludwig Wittgenstein, *De la certitude,* § 12 :
« Je sais... » semble décrire un état de choses qui garantit ce que l'on sait, le garantit comme un fait. On oublie toujours l'expression « Je croyais savoir ».
[19] Ludwig Wittgenstein, *Leçons et conversations… Ibid.*, p. 113 et 114.
[20] Joseph Ratzinger, *Foi chrétienne hier et aujourd'hui*, Mame, 1969, p. 125.
[21] Ludwig Wittgenstein, *De la certitude*, § 166.
[22] Albert Dondeyne, *Le malaise christologique contemporain,* § 56, in *Jésus Christ, fils de Dieu,* Presses universitaires Saint-Louis Bruxelles, 1981.
[23] Albert Dondeyne, *Op. cit.* § 64.
[24] Albert Dondeyne, *Op. cit.* § 64 et Matthieu 11, 27.
[25] Matthieu 6, 6.
[26] Michel Onfray, *Théorie de Jésus : biographie d'une idée*, Bouquins, 2023.
[27] Georges Brassens, *Hécatombe*, 1952 : *« Ces furies, perdant toute mesure ...* »
[28] Marcus Terentius Varro, Ier s. av. J.C ; cité notamment dans le IIe livre du pamphlet de Tertullien *Ad nationes*, écrit en 197 :
« Si je lui demande quels sont les fourriers des dieux, il indique soit les philosophes, soit les peuples, soit les poètes ».
[29] Paul Veyne, *Les Grecs ont-ils cru a leurs mythes ?* 1983.
[30] Gilbert Keith Chesterton, *Orthodoxie,* 1908.

[31] Celse, cité par Origène, *Contre Celse*, V, 59 :
« C'est bien ce que reconnaissent ouvertement ceux de la grande Église… ».
[32] Joseph Moingt, *L'Esprit du christianisme*, Temps présent, 2019, p. 123.
[33] Raphaël Buyse, *Autrement l'Evangile*, Bayard, 2021, p. 15.
[34] Raphaël Buyse, *Ibid.* p. 17.
[35] André Scheer, *L'évangile de Marc décrypté*, Golias, 2025, p. 52, note 52.
« Un Midrash – מדרש ; pluriel midrashim – *est un récit construit sur des textes déjà connus du lecteur, dont on va adapter le contenu pour l'amener à chercher le sens profond d'événements qui le concernent au présent ».*
[36] Isaïe 1, 17.
[37] Matthieu 5, 33-34 ; Matthieu 12, 8 ; Luc 11, 52.
[38] Carl Gustav Jung, *Réponse à Job*, 1952, Buchet-Chastel, 1996 :
P. 111 : *« Mon Dieu, mon Dieu, pourquoi m'as-tu abandonné » (.) C'est ici que la réponse à Job est donnée ».*
P. 113 : *« L'intention de Yahvé de devenir homme, qui a résulté de sa confrontation avec Job, s'accomplit dans la vie et la souffrance du Christ ».*
[39] William Shakespeare, *Macbeth*, 1623, Acte V scène 5, trad. François Guizot.
« La vie (.) n'est qu'un un conte raconté par un idiot avec beaucoup de bruit et de chaleur, et qui ne signifie rien ».
[40] Léon Tolstoï, *Journal*, 2 juin 1878, in Stefan Zweig, *Tolstoï,* Libretto, 2017.
« Je trouve les questions suivantes sans réponses : a) Pourquoi suis-je ? b) Quelle est la cause de mon existence et de l'existence de chacun ? c) …. »
[41] Matthieu 13, 41-42 & 5, 44.
[42] Luc 14, 23.
[43] Raphaël Buyse, *Ibid.* p. 12.
[44] Ainsi notamment *Actes des Apôtres* 2, 22 : *« Hommes d'Israël, écoutez les paroles que voici. Il s'agit de Jésus le Nazaréen, <u>homme</u> que Dieu a accrédité auprès de vous en accomplissant par lui des miracles, des prodiges et des signes au milieu de vous, comme vous le savez vous-mêmes ».*
[45] 1 Corinthiens 15, 14.
[46] Daniel Marguerat, *Résurrection*, Editions du Moulin, 2001, p. 51 et 52.
[47] Ludwig Wittgenstein, *Leçons et conversations… Ibid.,* p. 113.
[48] Raphaël Buyse, *Ibid.* p. 13.
[49] Ludwig Wittgenstein, *Remarques mêlées*, 1977, Flammarion, 2002, p. 93.
[50] Bernard Sesboué, *Jésus-Christ l'unique médiateur*, Desclée, 1988, p. 344.
[51] Exode 3, 14.
[52] André Frossard, *Dieu existe, je l'ai rencontré*, 1976, Fayard.
[53] 1 Jean 4, 8.
[54] Hans Urs von Balthasar, *L'amour seul est digne de foi*, 1966, Parole et Silence, 1999.
[55] *Les Liens qui libèrent* (LLL) est une maison d'édition française fondée en 2009.
[56] Ludwig Wittgenstein, *Remarques mêlées*, 1977, Flammarion, 2002, p. 161.
[57] Jean 14, 6.
[58] Symmaque, *Relationes,* Les Belles Lettres.
[59] Simone Weil, *Autobiographie spirituelle*, 1942, in *Attente de Dieu*, Fayard, 1966.
[60] Bernard Sesboué, *Jésus-Christ l'unique médiateur*, Ibid.
Actes 4, 12 : *« En nul autre que lui, il n'y a de salut, car, sous le ciel, aucun autre nom n'est donné aux hommes, qui puisse nous sauver ».*
[61] 1 Rois 19, 12.